

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO DE LA FRANCE.

## LA PHILOSOPHIE.

(Voir page 115.)

### IV.

L'histoire de cette lumière, de son premier lever dans le monde et dans l'âme de l'homme, de son premier éclat, et aussi de sa chute, de ses obscurcissements, puis de sa réhabilitation, malgré les déchéances toujours possibles, serait tout à la fois belle et douloureuse à faire : ce n'est pas ici le lieu ; j'en indiquerai toutefois au moins les grands traits, afin de ne pas laisser trop incomplètes ces vues rapides sur la communication de la lumière divine faite à la raison de l'homme, et aussi pour faire entrevoir dans quel horizon supérieur et lumineux se déploie la grande philosophie du christianisme.

Certes, ce fut un beau jour que celui où Dieu dit : *Fiat lux et facta est lux* : que la lumière soit, et la lumière fut.

Mais il y eut un jour meilleur encore et une heure plus belle : c'est le jour, c'est l'heure où Dieu, Dieu la lumière éternelle, dit : "*Fuciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* ; Faisons l'homme à notre image et à notre

ressemblance ;" et qu'en conséquence de cette parole, il souffla sur la face de l'homme l'Esprit de vie, *Spiraculum vitæ*, dans lequel l'homme reçut une âme vivante, l'intelligence, la liberté, l'amour, l'immortalité.

Souffle puissant, coup mystérieux, qui imprima dans les profondeurs de l'âme humaine, les idées éternelles, images de Dieu même, reflets de la splendeur créée.

Du reste, sur tout cela, sur cette haute origine de la raison et de la philosophie, comme beauté d'expression, comme grandeur de doctrine, et comme hauteur et largeur de vue, rien ne surpasse ces paroles de l'Écclésiastique<sup>1</sup> :

<sup>1</sup> ... Consilium, et linguam, et oculos, et aures et cor dedit illis excogitandi : et disciplina intellectus replevit illos.

Creavit illis scientiam spiritus, sensu implevit cor illorum, et mala et bona ostendit illis

Posuit oculum suum super corda illorum, ostendere illis magna opera suorum.

Ut nomen sanctificationis collaudent, et gloriari in mirabilibus illius, et magna enarrant opera ejus.

Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hæreditavit illos.

Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam et judicia sua ostendi illis. (Éccl., xvii, 5-10.)

“ Dieu a donné aux hommes la réflexion, la parole, les yeux, les oreilles, le cœur et le sentiment, pour trouver la vérité : il les a remplis d'intelligence et de raison.

“ Il a créé pour eux une science de l'esprit, il a mis dans leur cœur une conscience, il leur a montré le bien et le mal.

“ Il a mis son regard sur leur cœur, afin de leur faire apercevoir les magnificences de ses œuvres.

“ Afin qu'ils louent son saint nom, qu'ils le glorifient dans ses merveilles, et qu'ils racontent la grandeur de ses ouvrages.

“ Il leur a de plus donné ses commandements : une loi de vie fut leur héritage.

“ Dieu a fait avec eux une alliance éternelle : il leur a manifesté sa justice et son jugement.”

Mais, hélas ! cette lumière fut bientôt obscurcie ; de tristes ombres vinrent s'y mêler. L'image de Dieu ne fut pas sans doute effacée dans l'homme, mais elle fut bien altérée ; la raison ne fut pas éteinte, mais elle fut très-affaiblie : de grandes ténèbres entrèrent dans l'intelligence humaine ; et de là les aberrations profondes, les abîmes d'erreur où se précipita le genre humain, et les gémissements des saints livres sur tant d'hommes “ assis dans les ténèbres et les régions des ombres de la mort.”

Mais s'il y a eu une chute de la raison humaine, un obscurcissement lamentable de la lumière divine dans l'homme, il y a eu aussi, grâce à Dieu, la promesse et la prophétie d'une communication nouvelle de la lumière divine au monde.

Et cette promesse a fait tressaillir l'antique humanité. Rien n'est touchant comme ces cris comme ces espérances des hommes des vieux âges désolés des ténèbres, et ap-

pelant la lumière, l'illumination future du monde.

“ Le Juste de Dieu viendra, et sa venue sera comme le lever d'une grande lumière ; *Justus ut splendor.*”

“ Son nom sera l'Orient ; *Oriens erit nomen ejus.*

“ Il sera la lumière des nations, *lumen gentium* ; et il fera sortir de leur prison obscure les hommes assis dans les ténèbres.”

Mais comme le soleil, avant de monter à l'horizon et d'inonder le monde de ses feux, s'annonce par des rayons précurseurs, par une aurore : ainsi, le futur Illuminateur, “ l'Orient, la Splendeur de Dieu, le Soleil de justice,” devait avoir aussi son aurore, une préparation lointaine à sa grande illumination.

Ce fut cette loi toute de lumière, *lex lux*, par laquelle, selon l'admirable langage des saints livres, commencent à être redonnées au monde les clartés incorruptibles de la lumière incréée. *Incipiebat incorruptum legis lumen saculo dari.* (Sap. XVIII, 4.)

Enfin, la grande illumination se fit. La lumière vint en personne. Quel jour que celui où Jésus-Christ dit : Je suis la lumière du monde : *Ego Sum lux mundi !*

Moi, la lumière, je suis venu dans le monde ; *Ego lux, veni in mundum.*

Il vint, et il fit rentrer dans les obscurités de l'intelligence humaine la lumière céleste.

Il ne dissipa point seulement les nuages de l'intelligence humaine, il ne fit pas seulement resplendir les choses qu'elle pouvait voir encore à travers ses ombres ; il étendit sa vue, lui ouvrit des perspectives nouvelles, lui apprit des choses qu'elle ne savait pas, mais que Lui, “ le Fils unique du Père,” “ avait vues dans le sein du Père.”

Et dès lors, à des discours nouveaux, inouis, à une langue inconnue, à des expressions inattendues, sublimes, à mille révélations, à mille traits de lumière rayonnants de l'Évangile, il fut manifeste qu'en effet la région de la lumière était descendue vers la région des ténèbres, pour l'éclairer.

Et depuis lors, il y eut un royaume nouveau dans le monde, et il s'est appelé le royaume de la lumière : une génération nouvelle est apparue, cette génération inespérée, dont le Fils de Dieu dit : Fils de la lumière, *Filii lucis* !

Il faut entendre saint Paul redire aux premiers disciples de Jésus Christ cette belle parole du Maître :

“ Nous sommes les fils de la lumière et les fils du jour : nous ne sommes pas les fils de la nuit et des ténèbres... Autrefois nous étions ténèbres... Nous sommes aujourd'hui lumière dans le Seigneur.”

Et cette lumière, qui se leva d'abord en Orient, illumina bientôt la terre entière.

Les envoyés de la lumière, les apôtres de Jésus-Christ partent, et leur voix remplit le monde. Et comme il n'y a pas un point du globe qui échappe à la lumière du soleil, il n'y aura pas dans le vieux monde un pays qui échappe à la lumière de l'Évangile.

Et, chose merveilleuse, cette lumière est en permanence dans le monde :

“ Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.”

Il y a ici-bas un centre, un foyer, où la lumière divine, naturelle et surnaturelle, se conserve, et d'où elle se répand dans le monde ; et cela jusqu'à la fin ; et les hommes ne l'éteindront jamais. Jésus-Christ a voulu et fait ce prodige.

Toutefois, malgré la venue et la permanence de la lumière, l'illumination totale n'a pas lieu dans la vie présente.

Jésus-Christ, c'est Dieu sur la terre : c'est le Verbe divin, mais révélant les choses divines en langage humain ; c'est le soleil, mais le soleil derrière un nuage.

Un jour viendra où le nuage ne sera plus, où entre Dieu et l'homme, entre la lumière éternelle et l'âme, il n'y aura plus ni les idées de la raison, ni les paroles de la révélation : mais où la lumière, où Dieu apparaîtra lui-même, sans intermédiaire, sans voile, sans figures, sans paroles, dans son essence rayonnante ; où nous le verrons tel qu'il est, en lui-même, face à face ; *facie ad faciem* ; où nous verrons la lumière dans la lumière, *in lumine lumen* ; et où, près de lui, nous serons transformés, transfigurés de clarté en clarté : *de claritate in claritatem*.

Voilà l'histoire de la lumière, telle est la suite de l'harmonie de toutes les illuminations de Dieu sur l'homme. Et il est manifeste qu'elles se complètent l'une l'autre et ne se combattent pas.

## V.

Et voici en résumé, la belle théorie de la lumière totale, de l'entière illumination.

La lumière divine est unique : il n'y a qu'un Dieu et qu'un Verbe, lumière de Dieu ; mais il y a trois modes divers de participation à la lumière divine.

Le premier indirect, naturel, fractionné, reflété dans l'intelligence de l'homme, comme dans un miroir : c'est la lumière de la raison, *lumen rationis*.

Le second direct, surnaturel, mais voilé, c'est la lumière de la foi, *lumen fidei* ; qui ajoute des

révélations, des lumières admirables à la lumière de la raison, sans contredire aucune des lumières de la raison.

Le troisième enfin, c'est la lumière même, vue dans sa source, en elle même, en Dieu, face à face, *facie ad faciem, sicuti est*. Et alors nous lui deviendront semblables : *Similes ei erimus... in lumine videbimus lumen*.

Cette troisième lumière est la lumière de gloire, *lumen gloriæ* : inaccessible à l'œil de l'homme en ce monde, *lucem inaccessibilem... oculus non vidit... Deum nemo vidit unquam* ; mais que le Fils de Dieu qui est au sein du Père, *Unigenitus qui est in sinu Patris*, nous a révélée, promise, conquise, par sa mort même, comme le suffisant motif et le prix glorieux de sa venue parmi les hommes.

Il y a donc, et nous pouvons en terminant poser cette conclusion, il y a comme trois états de la raison de l'homme.

Le premier état, c'est l'état de la raison de l'homme, sans la révélation chrétienne.

A la vérité, il y a eu, immédiatement après la chute, une révélation de Dieu, qui a commencé par la promesse du Rédempteur, de l'illuminateur divin. Mais les hommes, en dehors du peuple de Dieu, eurent bientôt à peu près perdu les traces de cette révélation surnaturelle.

Le second état, c'est l'état de la raison de l'homme, éclairée par la révélation chrétienne : c'est l'état de l'humanité en ce moment et jusqu'à la consommation des siècles.

Enfin le troisième état, c'est l'état de l'intelligence de l'homme éclairée dans la vie éternelle par la pleine lumière de Dieu.

Il demeure donc, de toute cette doctrine, que la raison de l'homme

et la lumière naturelle qui l'éclaire, est une participation de la lumière de Dieu.

Qu'il y a tout un ordre de vérités naturelles, de premiers principes, d'idées claires, certaines, immuables, éternelles, subsistantes en Dieu, et communiquées à l'homme par la lumière même de Dieu, qui sont le fond de la science philosophique et de toutes les sciences humaines :

Qu'enfin, cette lumière de la raison, ce rayon divin, cette lumière de la philosophie et des sciences ne sont pas toute la lumière, toute l'illumination de Dieu : qu'on ne doit donc pas s'y renfermer obstinément, et qu'on peut aller plus loin et monter plus haut, sans les contredire en rien ; mais qu'ils sont une communication admirable, une participation sublime de l'éternelle lumière : et voilà pourquoi ils sont dignes d'un si grand respect.

---

#### DIGNITÉ DE LA PHILOSOPHIE CONSIDÉRÉE DANS SON OBJET.

Telle est donc la haute et grande origine de la philosophie.

Si maintenant, regardant de plus près cette science, nous en considérons l'objet, quelle idée n'aurons nous pas encore de son importance et de sa dignité !

De quoi s'occupe directement la philosophie ? Quel est son objet propre ?

Il n'en est pas de plus élevé, de plus noble, de plus nécessaire.

C'est Dieu lui-même : ce sont les vérités éternelles, et les œuvres divines.

C'est Dieu, et l'homme fait à son image ; l'âme unie au corps et habitant ce monde. En un mot, c'est Dieu, l'homme et le monde.

On peut même dire que Dieu, c'est toute la philosophie. Car il est partout ; en toute question on l'y retrouve.

Et pour entrer ici dans le détail, et mettre l'ordre convenable dans cet important sujet, je dirai : par là même et par cela seul que tel est l'objet de la philosophie, les vérités dont elle s'occupe sont *les plus hautes* sans comparaison auxquelles puisse s'appliquer l'esprit humain dans l'ordre naturel, et non-seulement les plus hautes, mais encore les plus attrayantes et *les plus belles*, et aussi *les plus pratiques* et *les plus utiles* ; je ne dis pas assez, *les plus nécessaires*.

Oui, les plus nécessaires. Car les vérités philosophiques, l'esprit humain ne peut s'en passer, non seulement pour sa dignité, sa noblesse, son élan vers la lumière, son déploiement dans les sphères élevées, mais encore et surtout pour les besoins les plus vrais et les plus profonds de sa nature et de sa vie.

Qu'est-ce en effet que la philosophie dans sa notion la plus générale ? C'est l'amour et la recherche de la vérité, mais qu'est-ce que la vérité, si ce n'est le premier besoin de l'homme, le plus grand, le plus sublime objet qui puisse occuper sa pensée ?

Il y a dans l'intelligence humaine des idées essentielles, des vérités primordiales, que tout homme, qu'il le sache bien ou qu'il ne s'en rende pas compte, porte en lui, et qui constituent le fond de sa raison : voilà les idées, voilà les vérités, qui sont l'objet propre de la philosophie.

Je dis les *idées* essentielles, et non pas les *imaginations* vaines ; je dis les *vérités*, et non pas les opinions et les *systèmes*. Il faut bien se garder de confondre la philosophie avec les opinions et les

systèmes. Elle s'en occupe, elle les étudie, pour en connaître l'histoire, suivre l'esprit humain dans ses tendances, savoir au fond ce qui peut se rencontrer de bon dans ces *placita*, comme disaient les anciens, l'adopter au besoin, ou réfuter ce qui s'y trouve de vain ou de faux ; mais elle s'en distingue essentiellement et ne s'y renferme pas : elle remonte plus haut, jusqu'aux vérités elles-mêmes, indépendantes des systèmes particuliers, et trésor commun de l'humanité.

Grâces en soient rendues à Dieu, l'humanité possède un fond commun de principes naturels, inébranlables, universellement consentis, qui n'appartiennent en propre à aucun siècle, à aucune école, mais au sens commun ; " que nul philosophe, dit avec raison M. Cousin, " ne peut revendiquer comme sa " propriété particulière " et qui forme en quelque sorte le patrimoine de l'esprit humain : voilà le grand objet de la vraie philosophie. Sur ces principes immortels il y a des méditations, des démonstrations ; on en a fait une doctrine suivie, une science : c'est la science philosophique ; et certes il importe de confier par l'enseignement une telle science à la jeunesse, lorsque l'âge de la réflexion et de la pensée est venu ; et cela non-seulement pour affermir ces grandes vérités dans l'esprit des jeunes gens, et les défendre contre les doutes qu'ils rencontreront autour d'eux dans le monde, mais encore et surtout pour que ces nobles croyances, prenant de leurs âmes une possession réfléchie et profonde, influent puissamment sur leur vie toute entière.

Mais dans tout ce grand enseignement, la vraie philosophie procède avec la sobriété et la sagesse : elle évite les questions téméraires ;

elle ne tente pas les solutions impossibles ! elle s'arrête, quand il le faut ; elle ne perd pas son temps à la poursuite de ce qui est douteux, superficiel, ni dans les vaines controverses de paroles.

C'est ainsi que tous les grands maîtres dont s'honore la philosophie l'ont entendue et expliquée. C'était la manière de Bossuet, lorsque, traçant dans sa célèbre lettre à Innocent XI le programme de son enseignement philosophique pour son royal élève, il disait :

“ Pour les choses qui regardent la philosophie, nous les avons distribuées de sorte que celles qui sont hors de doute et utiles à la vie lui puissent être montrées sérieusement, et dans toute la certitude de leurs principes.

“ Pour celles qui ne sont que d'opinion, et dont on dispute, nous

nous sommes contenté de les lui rapporter historiquement, sans le faire entrer dans ces querelles, parce que celui qui est né pour le commandement doit apprendre à juger et non à disputer<sup>1</sup>.”

Mais quelles sont au fond ces vérités, objets des études philosophiques, et, “ placées bien au-dessus de tous les systèmes ? ” J'ai dit qu'il n'y en a pas de plus grandes et de plus augustes.

† FÉLIX.

Evêque d'Orléans.

*A continuer.*

—*Le Correspondant.*

<sup>1</sup> Voir le récent et beau travail de M. Floquet, sur l'éducation du grand Dauphin.

## VALENTINE.

NOUVELLE.

(Voir pages 87 et 122.)

### VI

Le dimanche suivant, M. de la Fosse, madame de la Fosse et Paul se trouvèrent par hasard placés à côté de M. du Breuil et de sa fille dans la petite église de Condat. Ils sortirent ensemble après la messe et causèrent forcément. Les uns et les autres étaient venus à pied. Ils avaient à faire à peu près le même trajet, et, en se séparant,

M. du Breuil, sans consulter sa fille, invita la famille la Fosse à dîner pour le jeudi. Ils acceptèrent. Mais Valentine, dans l'intervalle, décida son père à engager d'autres personnes. Paul avait espéré une réunion intime, il vit arriver successivement au Breuil une vingtaine de convives. Il comprit parfaitement l'intention qui avait dicté des invitations si nombreuses et s'abstint de causer avec Valentine

au delà de ce que la politesse exigeait.

La semaine suivante, il alla faire visite à M. du Breuil qui le reçut à merveille. Valentine demeura auprès d'eux. Elle prit part à la conversation avec beaucoup d'empressement, mais en la maintenant dans les bornes de la banalité la plus insignifiante, de façon à marquer très-clairement qu'elle accomplissait un devoir de bienséance, de même que Paul, et qu'il ne devait pas essayer de franchir ces limites.

Paul se retira le cœur froissé. Il eut honte de penser à une femme qui lui témoignait tant de froideur et d'indifférence. Et cependant, il y pensa toujours, il y pensa plus que jamais.

Quelques jours après, il aperçut M. du Breuil et sa fille qui s'acheminaient vers la Vienne.

— Où vont-ils ? pensa Paul qui s'intéressait maintenant aux moindres détails.

M. du Breuil était habillé comme pour aller à la ville. Valentine, au contraire, portait un costume de campagne, un chapeau de paille rond et une robe de toile. Sa taille souple et flexible, n'était cachée aux regards par aucun autre vêtement. Ce costume montrait qu'elle n'accompagnerait pas longtemps son père. D'autres indices s'ajoutaient à celui-là. Une vieille femme, la Nardi, suivait par derrière, comme pour ramener Valentine. Deux chiens couraient follement ça et là. Ces deux chiens, avec lesquels on n'a pas encore fait connaissance, étaient fort beaux. L'un d'eux était une chienne de chasse nommée Lara, au poil blanc largement taché de jaune, aux pattes fines, nerveuses et infatigables, à la forme élégante et accomplie dans ses proportions. Valentine avait longtemps désespéré de

l'appareiller, mais dans sa nombreuse progéniture, se rencontra enfin un chien qui était son portraït vivant. A les voir maintenant courir et gambader ensemble, on les distinguait à peine l'un de l'autre. Cette ressemblance parfaite quintuplait leur beauté. Même finesse aux extrémités, mêmes oreilles pendantes, même tête intelligente et allongée, même regard. Quand ils passaient séparément, l'un paraissait l'ombre vivante, la répétition de l'autre. Quand ils couraient de conserve, on eût dit un animal double, obéissant par des mouvements réguliers à une volonté unique. Cette unité dans la dualité était si frappante, que, tout naturellement, on ne leur avait donné qu'un seul nom. On les appella d'abord mère et fils, puis, par abréviation : Méret. La présence de Méret qu'on ne conduisait jamais bien loin des propriétés, indiquait encore à Paul que Valentine ne s'éloignerait pas. Il retint auprès de lui ses deux chiens, qui s'élançaient instinctivement, soit pour jouer, soit pour livrer bataille, du côté où ils entendaient les aboiements joyeux de Méret, et regarda de loin Valentine, sans projet, sans autre espoir que celui de la voir quelques instants de plus au milieu des prairies.

M. du Breuil, Valentine, Nardi et les chiens descendirent jusqu'à la rivière. La vieille Nardi démarrâ un bateau et, dès que ses maîtres y furent montés, elle se mit à la manœuvre pour traverser l'eau. M. du Breuil débarqua seul. Ses affaires l'appelaient à Aix, petite ville voisine, et il était venu prendre la voiture qui parcourt à heures fixes la jolie route tracée sur la rive droite de la Vienne. Valentine resta quelque temps sur le bateau, puis un joyeux bruit de grelots retentit, annonçant le pas-

sage de la voûture, et M. du Breuil y prit place après avoir, de la main, échangé un adieu avec sa fille. Peu après, elle saisit la longue perche qui remplace les rames pour diriger les bateaux en usage dans ce pays, bateaux larges et plats, ainsi construits à cause de l'inégalité du fond de la rivière. Paul regardait de loin. Il vit Nardi s'opposer un instant à ce que Valentine se donnât la peine de conduire. Valentine répondait par geste. Elle appuya doucement sa main sur l'épaule de la paysanne et la força de s'asseoir sur le banc que formait l'arrière du bateau. Paul se souvint vaguement que la Nardi était sourde. Cette circonstance fut pour lui un encouragement vulgaire mais irrésistible à ne pas laisser échapper cette occasion de parler à Valentine.

Gracieuse et adroite dans ses mouvements, elle semblait prendre plaisir à une saine fatigue. Tenant la longue perche dans ses mains fines, qu'elle n'avait pas même songé à ganter, elle la sortait toute ruisselante de l'eau, remontait d'un pas sûr jusqu'à l'avant du bateau, la plongeait en partie ou tout entière selon la profondeur des ondes, puis s'appuyait dessus et imprimait une impulsion rapide à l'embarcation. Nardi se tenait immobile sur son banc, et contemplait avec ravissement sa jeune maîtresse. Les deux chiens, attentifs et immobiles aussi à l'autre extrémité, interrogeaient parfois la jeune fille d'un œil anxieux. Ils avaient peur qu'elle ne leur ordonnât d'aller à l'eau. Leur poil ras leur rendait ce divertissement peu agréable. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la terre, ils se rasuraient.

— Ne tremblez pas ainsi, Méret, disait Valentine en souriant. Vous n'irez pas à l'eau. Non... Vous n'irez pas aujourd'hui.

Mais, presque au même instant, ils s'élançèrent d'un bond violent et simultané.

— Ah! les maudites bêtes! dit Valentine, que la secousse du bateau fit chanceler.

Du poste d'observation où ils étaient placés, les deux chiens venaient d'apercevoir quelque chose d'insolite sur la rive, un rat, sans doute, et ils s'étaient vaillamment jetés à sa poursuite. A leurs aboiements furieux, d'autres aboiements répondirent aussitôt. Les deux chiens de Paul, qui se nommaient Bas-noirs et Bas-rouges à cause de la couleur de leurs jambes, accoururent. Paul ne put les retenir. Il y eut un vacarme épouvantable, au milieu duquel on entendait, à terre et sur la rivière, des sifflements et des appels réitérés. Paul se montra. Il n'avait plus à se demander s'il agissait bien ou mal, discrètement ou indiscrètement. Sa présence sur le rivage ne pouvait plus être dissimulée. Dès qu'elle le vit, Valentine cessa de s'occuper de cette chasse inattendue, cessa de conduire le bateau et remit la longue perche à Nardi en lui faisant signe d'aborder. Par une transformation subite, cette jeune fille si active, si avide tout à l'heure de mouvement et d'exercice, s'enveloppa, comme d'un voile de nonchalance et d'indifférence complètes. On voyait seulement, sous ses paupières abaissées, luire le feu intérieur des éclairs.

— Mademoiselle, dit Paul, en s'avançant lorsque le bateau toucha terre, voulez vous me permettre de vous offrir la main?

— Volontiers, répondit-elle.

Elle sauta sur le rivage, en effleurant à peine les doigts de Paul, puis elle le remercia par un signe de tête et continua son chemin. Mais bientôt elle s'arrêta pour appeler ses chiens qui se livraient

à un combat acharné, avec ceux de Paul.

—Méret! dit-elle. Ici, Méret!

Paul ne faisait pas attention. Tout lui était égal.

—Monsieur, dit la jeune fille, M. Paul, séparez donc les chiens; ils vont vraiment se dévorer.

Paul cria avec force,

—Bas-rouges! Bas-noirs!

Mais ils le connaissaient depuis peu et ne lui obéissaient encore que modérément. Le duel, d'ailleurs, était fortement engagé.

Valentine, tout émue, allait se jeter entre les combattants. Paul, effrayé, sortit à l'instant même de son indifférence, eutra vivement dans la mêlée, saisit ses chiens par la peau du cou et les enleva de ses deux mains vigoureuses. Quelques coups de pieds écartèrent les autres.

—Ils se battent, mademoiselle, ajouta-t-il mélancoliquement: c'est tout simple; ils voient que nous ne nous aimons pas.

—Vous croyez? dit Valentine en rougissant malgré elle.

—Prenez mon bras, ils deviendront amis.

—J'en veux faire l'expérience, répondit la jeune fille d'un ton bref et décidé.

Elle passa résolument son bras sous celui de Paul, et voulant sans doute diminuer la portée de cette action, elle ajouta presque gaiement, en s'adressant aux chiens qui grondaient encore:

—Voyons, les chiens, la paix est faite, j'espère! Taisez-vous et soyez amis.

Les quatre lutteurs, ayant suffisamment prouvé leur grand courage, n'étaient peut-être pas fâchés d'avoir un prétexte honnête pour cesser la bataille; peut-être la bonne harmonie qu'ils virent régner entre leurs maîtres influa-t-elle favorablement sur eux. Quoi qu'il

en soit de leurs raisons secrètes, ils se rapprochèrent peu à peu, s'apprécièrent mutuellement, et on les vit bientôt se livrer sur l'herbe à des courses folles, jeux pacifiques remplaçant à la satisfaction générale les sanglants assauts de la guerre.

## VII

La journée était superbe. Le soleil, au deux tiers de sa course, projetait le long des buissons des ombres dentelées. Les oiseaux, abondamment repus, chantaient sur les hautes branches des arbres, ou se cachaient dans l'inextricable fouillis des haies vives. Ivres de raisin noir, les grives traversaient les airs d'un vol mal assuré, se demandant, sans doute, sur quels champs elles iraient s'abattre. Les vaches rumaient dans les prairies ondoyantes, et s'étonnaient parfois, sans se fâcher ou se mouvoir, lorsque les bergeronnettes allaient se poser sur leurs cornes. La grande voix des écluses retentissait pareille au grondement d'un océan lointain. Les fleurs, nées sans culture et principalement dans les endroits arides et négligés, paraissaient heureuses qu'on leur permit d'exister, quoique inutiles, relevaient leurs têtes vivaces, se coloraient à la lumière du jour, et attendaient, sans trop d'impatience, la rosée des nuits.

Valentine et Paul marchèrent d'abord en silence. Valentine sentait, non sans émotion, battre le cœur de Paul.

—N'avez-vous rien compris, rien deviné? dit-il tout à coup. Il faut que je vous parle. Pour mon repos, j'ai déjà trop tardé."

La jeune fille se détourna.

—Viens donc, Nardi; nous allons trop vite? Qu'est-ce que tu dis? Es-tu fatigué?

—Elle ne dit rien, elle n'entend rien, répondit Paul, elle est sourde.

—Elle est bien heureuse, répliqua Valentine.

—Ah ! reprit-il, ne savez-vous pas ce que j'ai à vous dire ? N'avez-vous pas lu tout mon cœur dans mes yeux ?

—En effet répondit Valentine ; un amour à votre porte, c'est très-commode ! Je me suis bien doutée que vous ne manquerez pas de profiter de cette proximité.

—J'ai vu le bonheur sous ma main, mademoiselle. J'ai avancé le bras pour le saisir. Si c'est une faute, je l'ai commise.

—C'est bien cela, reprit Valentine, comme si elle eût répondu à sa propre pensée : après les études de collège, les études à Paris ; après les études à Paris, le mariage ; c'est la règle. Avouez, monsieur, que vous commenciez à vous ennuyer à la campagne. Vous croyez m'aimer ? quelle erreur ! Vous obéissez à l'usage, aux circonstances, à vos parents. Vous obéissez, je dois le dire, militairement, et votre docilité est bien remarquable.

—Mes parents, mademoiselle, n'ont point pour moi une tendresse aveugle ou envahissante. Jamais mon père et ma mère ne m'ont parlé de vous en y joignant l'idée d'un mariage possible.

—Je ne pourrais pas en dire autant ; mon père ne m'a pas laissé ignorer qu'il vous regardait comme un parti convenable.

—Et vous avez répondu ?

—Je n'ai rien répondu.

—C'est me dire que je ne dois pas connaître votre pensée.

—Eh ! mon Dieu, sachez-la, sachez-la toute entière et qu'il n'en soit plus question.

—Attendez, mademoiselle, attendez encore, s'écria Paul épouvané d'apprendre un refus formel.

Vous souhaitez que j'attende ? Alors, ne m'interrogez pas. J'aime beaucoup mes chiens, certainement. Mais je ne puis pousser le dévouement jusqu'à vous épouser pour les empêcher de se battre.

—Assez, mademoiselle. Vous raillez, c'est naturel, car il vous est indifférent de me voir souffrir.

—Souffrir ! Les grandes passions naissent donc bien vite ! Vous êtes contrarié, voilà tout. Les choses s'arrangeaient si bien ! Vous n'aviez, pour ainsi dire, pas à sortir de chez vous pour me faire la cour. Croyez-moi vous vous consolerez promptement.

—Ceci est mon affaire, mademoiselle. Si je n'ai pas su garder un secret que je voudrais faire rentrer et étouffer dans mon cœur, je saurai du moins.....

—Monsieur Paul, interrompit Valentine d'une voix douce et grave, est-ce que nous allons nous fâcher ?

—Pourquoi pas, si cela vous fait plaisir ? répondit-il avec amertume.

Puis il ajouta d'un ton plein de véhémence.

Nous ne sommes pas des enfants. Nous avons une volonté. Placés par le sort l'un à côté de l'autre, vivant sous le même ciel, respirant le même air, rapprochés par notre âge, par des conditions sociales à peu près analogues, par les mêmes goûts, peut-être les mêmes penchants, on aurait pu croire que nous nous aimerions. Nos pères l'ont espéré sans doute. Tout est si bien d'accord pour nous unir, qu'ils supposaient que nous ne serions pas assez fous pour chercher mieux. A quoi pensent-ils donc nos pères ? Ils radotent. C'est précisément la facilité de cette alliance qui la rend impossible. Il faut à une jeune fille autre chose qu'un jeune homme qu'elle a vu grandir

et dont elle a partagé les premiers jeux. Il faut à une jeune fille quelque chose d'imprévu, de saisissant, de romanesque. Un amour protégé par son père c'est trop simple, trop vulgaire. Les jeunes filles ont des rêves, des aspirations. C'est dans les régions les plus inaccessibles du sentiment qu'elles poursuivent leur idéal. Je ne suis pas un idéal, moi ! Je n'ai pas cette prétention. Je n'ai jamais enlevé de femmes. Je ne me suis jamais battu en duel. Je n'ai jamais été, pendant les nuits sombres, rôder à travers les grands arbres sous vos fenêtres, avec une échelle de soie dans ma poche. Je ne sais pas escalader les balcons ou chanter des sérénades. Vous avez une duègne ; si elle n'était pas sourde, j'oserais à peine vous parler. Je suis un pauvre sire, n'est-ce pas ? Mon histoire est réellement trop plate et trop commune. Je n'ai même pas la qualité la plus indispensable aux amoureux : la persévérance. Je devrais vous supplier, vous implorer, et je voudrais au contraire racheter au prix de mon sang le secret que je vous ai livré. Vous avez votre orgueil, j'ai le mien. Je souffre, mais soyez tranquille ; vous n'en saurez plus rien. Je souffre, car dans cet amour si ordinaire, si dénué d'obstacles, si prosaïque, j'avais mis, moi, toute mon âme.

—J'ai peut-être tort, dit la jeune fille, à voix basse.

—Ah ! Valentine ! s'écria Paul avec un irrésistible espoir.

—J'ai peut-être tort, reprit-elle d'un ton plus accentué, mais je hais les sentiments de commande. Ah ! ne m'interrompez pas. Vous avez souhaité une explication, laissez-moi vous la donner. Libre à vous de me considérer ensuite comme une fille romanesque. Combien y a-t-il de temps que vous êtes revenu de Paris ? Quinze jours ou à

peu près. Avant votre retour, une petite conspiration avait été ourdie entre nos parents. Je m'en suis aperçue quand nous sommes allés dîner chez vous. Au moment de partir pour le Fayau, mon père m'a félicitée de ma toilette. Et, quand j'en ai changé, par caprice, par enfantillage, il a paru désappointé. Madame votre mère, elle, en a été ravie, trouvant dans cette simplicité de mise une preuve et un désir d'intimité. Après le dessert, nous avons été longtemps seuls. Nos parents souriaient en nous regardant de loin. Leur projet était arrêté d'avance. Et vous, monsieur, si je m'y étais prêtée, vous m'auriez juré, après dix minutes d'entretien, que vous m'adoriez.

—Non pas après dix minutes, mademoiselle, mais tout de suite. L'aveu était sur mes lèvres, et je m'étonne d'avoir pu le retenir jusqu'à aujourd'hui.

—Vous êtes franc, je serai franche aussi. Or, je vous le confesse, cela m'a déplu, déplu à ne pouvoir l'oublier. Ce n'est pas votre cœur qui a parlé, c'est votre bon sens, c'est votre raison. Toute jeune personne qui n'eût pas été absolument laide ou sottise eût obtenu le même triomphe. Cette docilité à ne voir dans le mariage qu'un arrangement de famille m'a inspiré d'abord pour vous un peu de dédain. Vous voyez que je suis sincère. A présent, ce dédain a disparu. Il a disparu, car le sentiment nouveau qui s'offrait à vous dans des conditions si favorables me semble maintenant respectable, parce que je suppose que vous y avez cru. Mais moi, je n'y crois pas.

—Vous n'y croyez pas ?

—Non.

—Mais qu'exigez vous ? Quelle preuve ?...

—Rien. Je n'y crois pas.

Paul ne répliqua point. Il était

dans un âge où le cœur prompt à recevoir des impressions, met une sorte de gloire à les dominer. Il comprima donc les siennes avec une courageuse fierté pour ne pas les exposer au mépris. L'âme profondément remuée par la tendresse est bien moins rebelle aux sacrifices que ne le serait la vanité ou l'amour-propre. Dans son ignorante exaltation, Paul se promet intérieurement d'oublier Valentine. Puis, quand une révolte de tout son être lui montra que c'était impossible, il se jura de ne jamais rien laisser voir de ses tourments à la jeune fille. Grâce à une sincérité jeune et forte, il s'imagina que Valentine ne reviendrait pas sur sa décision. Paul était encore dans ce bel âge d'inexpérience, d'illusions et d'enthousiasme où l'on se figure que les amours, comme les haines, durent éternellement.

—C'est fini, murmura-t-il. Elle ne m'aime pas.

Puis il ajouta tout haut :

—Vous êtes arrivée, mademoiselle. Adieu.

—Au revoir ! répondit Valentine avec un sourire doux et bon. Je vous ai dit ma façon de penser, monsieur Paul. Mais elle n'a pu vous montrer que je fusse mauvaise ou coquette, et j'espère que nous resterons bons amis.

—Oh ! très-bons amis ! répliqua-t-il.

Et comme pour prouver à Valentine et à lui-même que la blessure de son cœur déchiré se fermait,

il cria, d'un ton en apparence dégagé et indifférent :

—Bas-rouges, Bas-noirs ! Allons les chiens !

Mais il ne put s'empêcher de se tourner une dernière fois vers Valentine, et de lui dire, avec une gaieté mouillée de larmes :

—Vous voyez ! Ils ne peuvent plus se quitter.

—Est-ce un exemple à suivre que vous me proposez ? répliqua Valentine en riant. La comparaison ne serait pas flatteuse.

Voulant sans doute épargner à Paul, et à elle peut-être, ce que le moment de la séparation avait de pénible après un pareil entretien, la jeune fille prit le bras de Nardi et lui dit, en parlant très-haut :

—Nous t'avons fait courir, ma bonne Nardi. Tu es tout essouffée. Tu vas te reposer. Tu l'as bien gagné. Tu n'as plus tes jambes de vingt ans.

La vieille paysanne fit de vains efforts pour comprendre. Ne pouvant y parvenir, elle répondit, en secouant la tête d'un air à la fois gracieux et bourru :

—J'entends bien ! J'entends bien ! Tu n'as pas besoin de crier si fort. Tu es comme les autres, toi, tu crois toujours que je suis sourde.

Valentine rentra chez elle, et Paul se dirigea du côté du Fayau.

H. AUDEVAL.

*A Continuer.*

---

## NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE.

---

Novembre, 1865.

Pendant tout le mois qui vient de finir, le choléra avait été pris très au sérieux ; de sorte que Madame la Littérature parisienne qui professe une sollicitude excessive pour sa petite personne, s'est abstenue de ses grands mouvements habituels. On a fait peu de sottises dans les lettres, aussi aucun lettré n'a-t-il été atteint par le fléau.

Conséquemment il y a peu de nouvelles.

Je vous annoncerai la mort d'un journal : le *Tambour de Ville*, qui a fini assez gaîment à la septième chambre ; et la naissance de deux autres : Le *Soleil* et la *Lune*, qui, bien froids et bien pâles, ne sont pas sans quelques rapports actuels avec ces deux astres.

Le *Tambour de Ville* était né sous une bien jolie étoile ! Un jeune bohème, décoré du pseudonyme de *Thémis*, imagina de publier une annonce dans plusieurs feuilles quotidiennes, le *Siècle* entre autres. Cette annonce disait, en trois ou quatre lignes, qu'une fort aimable personne, riche de deux millions, désirait épouser un jeune homme d'un extérieur avantageux, et autant que possible sans fortune. S'adresser franco, rue Montmartre, 112.

Cela vous eût semblé absurde, et personne, à votre avis, ne pouvait prendre au sérieux une pareille annonce.

On juge ainsi quand on occupe un milieu social honnête et intelligent.

On juge mal. Sur tous les points que la lumière catholique laisse dans l'ombre, il s'est fait un développement de bêtise, quelquefois de méchanceté, considérable !

L'annonce de M. Thémis, qui vous paraît sotte : était au contraire fort habile.

Plus de quinze cents personnes s'y sont laissé prendre.

Beaucoup ont mordu à l'hameçon de la jeune fille millionnaire, jusqu'à le tordre.

Le jeune bohème, voyant à sa disposition cette masse d'œufs, se mit en mesure d'exécuter l'omelette, c'est-à-dire de fonder le journal objet des rêves de sa vie.

Il adressa une circulaire à la phalange, pour lui expliquer que la demoiselle aux deux millions ne pouvant répondre d'une manière directe à chacun de ses mille et mille adorateurs, allait faire paraître sous le titre de : le *Tambour de Ville*, un journal bi-hebdoma-

daire, qui serait comme le champ de course des prétendants. Une réponse définitive leur arriverait à tous, mais en suivant l'ordre des abonnements.

Tous se sont abonnés ! Et tous ont continué d'écrire de superbes lettres à la dame imaginaire, pour n'être point distancés par les concurrents.

Le *Tambour de Ville* parut. Vraisemblablement on avait abusé de la caisse. Il n'y eut point de fonds pour exécuter de deuxième numéro.

On dit que l'amour est aveugle. C'est très-bien imaginé : car dès que le bandeau lui tombe des yeux, il devient féroce.

Croiriez-vous que les abonnés ont déposé une plainte au parquet ?...

Une poursuite judiciaire eut lieu. Des masses énormes de lettres, saisies chez le rédacteur du *Tambour de Ville*, constatèrent l'escroquerie. M. Thémis, malgré son ingénieux pseudonyme, a été condamné à deux mois de prison.

Mais un grand nombre de lettres furent lues à l'audience. La prose qu'a inspirée la dame aux deux millions est inouïe ! Ce procès a eu un grand retentissement et un succès de rire comme on n'en vit jamais. Après avoir fait les délices de Paris, il court l'Europe. Il n'y a plus autant de quoi rire. On doit craindre que notre réputation de peuple le plus spirituel de l'univers n'en reçoive une grave atteinte. En définitive, la condamnation prononcée contre M. Thémis ne

n'est pas désagréable, mais il m'eût été également bien agréable qu'une condamnation quelconque atteignît les quinze cents abonnés.

Le *Soleil* et la *Lune* font triste figure près de ce *Tambour de Ville*. Je n'en saurais trop que dire. Nous devons ces deux nouveaux organes au génie aventureux de M. Millaud, le fondateur du *Petit Journal*. La *Lune* se lève une fois par mois. Elle m'a paru suffisamment mélancolique, comme toutes les romances qui invoquent ce "muet témoin de leurs tendres soupirs." Le *Soleil* est bi-hebdomadaire. Il a de beau papier, il se livre à des efforts excessifs pour paraître spirituel, et il s'en faut de tout qu'il dépasse le but. C'est du reste l'esprit connu, et déjà bien usé, qui circule dans le demi-monde. On y sent l'effort ; on y cherche en vain la gaieté et la jeunesse. Pauvre demi-monde littéraire ou artistique ! Il a l'âme ridée au sortir du berceau. Quel aspect et quelle destinée aura-t-il dans douze à quinze ans ? On le voit s'incliner doucement vers une vicillesse hâtive, et l'on ne voit venir personne pour le remplacer. La génération qui s'approche ne connaîtra plus que de nom l'esprit français et la gaieté française. Il est malaisé de prévoir ce qu'elle mettra à la place. N'en prenons pas souci et vivons : car il suffit au catholicisme de vivre, puisqu'autour de lui tout meurt.

VENET.

## UN SOIR EN POLOGNE.

Laissons à d'autres le soin de juger ou de défendre la Pologne, ce n'est ni notre tâche ni notre droit. Elle souffre depuis plus d'un siècle : ses larmes coulent avec son sang ; contentons-nous de la plaindre. Il y a, en dehors et au-dessus de toute politique, un sentiment ineffable que n'arrête aucune frontière, que ne saurait diminuer la différence des nationalités, des cocardes et des drapeaux, la pitié. Depuis le premier partage de la Pologne, c'est toujours la même histoire. Quand le sang revient dans les veines de cette nation, elle recommence la lutte, et, quand elle retombe épuisée, elle lègue son glaive demi brisé aux générations de l'avenir. Tournons le dos au présent, enfonçons-nous dans les longues avenues du passé, reculons jusqu'en 1768, c'est-à-dire jusqu'à la célèbre confédération de Bar, formée par les deux évêques Krasenski et Soltyk, et par Joseph Pulaski, staroste de Warka, avec ses trois fils et son neveu portant tous le même nom, enfin par Michel Krasenski, frère de l'évêque, et François Potocki, palatin de Kiiosie, nous retrouvons les mêmes scènes. Ce sont des soldats qui combattent et qui meurent, des villages qui brûlent, comme des flambeaux, au milieu de la campagne déserte et désolée, des femmes, des vieillards et des enfants allant chercher un asile dans les profondeurs des forêts séculaires, et regardant d'un œil morne l'incendie de leurs chaumières. Hélas ! cette soirée là en Pologne a été la soirée de bien des jours.

Infortuné peuple ! les avertisse-

ments ne lui avaient pas manqué. Dès l'année 1605, sous le règne de Sigismond III, un célèbre prédicateur, Pierre Skarga, disait du haut de la chaire à la plus haute noblesse du pays rassemblée dans une église : " Regardez, je vous en conjure, les maux et les pestes qui grandissent à la suite de vos discordes... Là où les cœurs sont divisés, quelle volonté assez forte pourrait servir la patrie ? Cette discorde amènera sur vous la servitude dans laquelle vos libertés s'engloutiront, des terres immenses, de vastes duchés, qui se sont unis en un corps compacte, se détacheront. Vous serez semblables à une veuve désolée, vous qui avez gouverné les nations du monde ; vos ennemis se riront de vous, votre langue nationale, votre république qui plane au dessus de la grande famille slave, vous la perdrez, elle qui compte des siècles d'existence. Vous serez sans roi, sans patrie, exilés, méprisés ; vous serez comme ces pommiers qui, une fois dépouillés de leurs fruits, sont abandonnés et livrés au vent."

Ainsi parla le terrible prédicateur de 1605, appelant à son aide pour émouvoir et éclairer ses auditeurs, les textes du prophète Isaïe, et prophète lui-même quand il annonçait les malheurs de la Pologne.

Les voix qui crient : Malheur ! malheur ! chez les nations menacées d'une ruine prochaine ne manquèrent point après lui. Un demi-siècle plus tard, Jean Casimir, roi de Pologne, prononçait des paroles mémorables qui ne furent pas écoutées, et, cinq ans après résolu à abdiquer pour

échapper à la responsabilité des désastres qu'il prévoyait, sans pouvoir les prévenir, il renouvelait ainsi ses avertissements sinistres en leur donnant une telle précision, qu'on se demande si c'est la prévoyance qui lit dans le livre obscur de l'avenir ou l'histoire qui retrace avec son burin les souvenirs du passé.

“ Dieu veuille que je sois un faux prophète ! mais je vous dis que, si vous ne remédiez pas au mal, si vous ne réformez pas vos élections prétendues libres, si vous ne renoncez pas à vos privilèges personnels, la république deviendra la proie des nations étrangères. Les Moscovites détacheront les terres russiennes et le grand duché de Lithuanie jusqu'au Bug, au Narew, et peut-être jusqu'à la Vistule. L'expectante maison de Brandebourg voudra s'emparer de la grande Pologne et de la Prusse polonaise. L'Autriche, voyant les autres se partager vos dépouilles, se jettera sur Krakovic et sur les palatinats voisins.”

Telles étaient, vers le milieu du dix-septième siècle, les visions de l'histoire et ce n'était passeulement à la Pologne qu'elles apparaissaient, elles se manifestaient à tous les regards ouverts sur le grand théâtre des affaires européennes. Peu d'années après l'abdication de Jean-Casimir, Louis XIV écrivait, dans une dépêche, ces lignes mémorables : “ L'Empereur, l'Électeur de Brandebourg et le Moscovite voudront se partager la Pologne ; il ne faudra pas le souffrir.”

Le dernier de ces prophètes de l'histoire est le grand Sobieski. Certes, si le bras d'un homme eût pu sauver la Pologne, c'eût été celui de ce héros. Que de combats livrés ! que de batailles gagnées ! que de fois le Tartare, le Moscovite, le Turc, durent reculer

devant ces marches audacieuses qui l'avaient fait nommer *l'Ouragan* ! Ah ! j'aime à me le représenter surtout dans cette journée mémorable, la plus éclatante de cette belle vie, où, à la tête d'une armée magnifique, il descendit par des chemins impraticables, des chaînes de l'Illyrie et du Tyrol, pour arracher Vienne des serres du grand visir Kara-Mustapha, qui, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, se croyait déjà maître de l'Allemagne entière et pour préserver l'Europe du flot de la barbarie qui menaçait encore une fois de l'inonder.

Les Impériaux, princes, gentil-hommes, soldats, ont accueilli avec des larmes de joie ce chef victorieux que leur envoie la Providence. Sobieski leur apporte ce qui leur manque : la confiance, la décision, le génie qui mesure le péril et qui voit les moyens de surmonter les difficultés, l'unité du commandement qui fait taire toutes les rivalités et toutes les dissidences. Les Allemands ont les doutes et les hésitations d'hommes souvent et longtemps vaincus ; le roi de Pologne a l'audace de la victoire. Stahremberg, qui défend Vienne, réduit aux dernières extrémités, lui a envoyé un message pressant ainsi conçu : “ Point de temps à perdre.” Sobieski qui vient de passer le Danube sur un pont, malgré les appréhensions des généraux allemands qui marchent sous ses ordres, s'écrie après avoir lu le message : “ Point de revers à redouter ! Vous voyez bien que le général, qui, à la tête de trois cent mille hommes, a laissé construire ce pont à sa barbe ne peut manquer d'être battu.”

Sobieski a de ces bonnes fortunes de paroles militaires qui n'appartiennent qu'aux victorieux. Sa cavalerie polonaise est magnifique

mais son infanterie laisse beaucoup à désirer au point de vue des uniformes et de la tenue. Sa coquetterie guerrière en souffre, et il s'en tire par un de ces mots comme en trouvait notre Henri IV. Il dit aux Impériaux, en leur montrant un régiment polonais dont l'aspect délabré le faisait particulièrement souffrir : "Regardez tous ces braves, c'est une troupe invincible qui a fait serment de n'être jamais vêtue que des dépouilles de l'ennemi." L'abbé Coyer, historien du héros, ajoute non sans raison, après avoir cité ces paroles : "Si elles n'habillaient pas ces soldats elles les cuirassaient." Il continue sa marche à travers les montagnes, et il apparaît à la tête de son armée sur les hauteurs du Kahlemberg. Le visir ne peut en croire ses yeux ; il n'avait pas calculé que le génie a des ailes, et que l'aigle et Sobieski passeraient là où personne n'avait passé avant eux.

Déjà l'armée qui couronne les sommets sourcilieux, est rangé en ordre de bataille, et elle commence à prendre position sur les pentes escarpées qui mènent au camp du grand visir. Il y a déjà eu des engagements d'avant-postes. Il est huit heures du matin ; où est Sobieski ? Ah ! que ceux qui s'imaginent que la dévotion éteint le génie et rapetisse les âmes écoutent et regardent. Vous voyez là bas, sur ce pic majestueux qui domine la scène immense où va s'engager la bataille, la vieille église de Leopoldsberg. Deux hommes y entrent en se donnant le bras. Ces deux hommes sont Sobieski et le plus illustre de ses lieutenants, le prince de Lorraine. Le P. Mario d'Aviano, de l'ordre des capucins, vient d'arriver de Rome, apportant les bénédictions du souverain pontife Innocent XI aux défenseurs de la chrétienté ; car là

où il se fait quelque chose de grand, il faut toujours que la Saint-Siège soit représenté. Les électeurs, ceux des princes dont les troupes ne sont pas encore engagées dans la marche, les gentilhommes de tous les pays accourus comme volontaires, se pressent dans l'enceinte de l'église pour prier le Dieu des armées. C'est l'envoyé du pape, le P. Mario d'Aviano, un saint, rapportent les mémoires du temps, qui dit la messe ; c'est Jean Sobieski qui la sert. Pendant toute la durée du saint sacrifice, agenouillé sur les marches de l'autel, les bras croisés sur la poitrine, le héros priait avec ferveur. Il communia, puis se releva pour armer son fils Jacques chevalier. La messe est finie, le P. Mario d'Aviano s'avance le crucifix à la main sur le seuil de l'église, et de là dominant l'ensemble de cette scène admirable, il répand la bénédiction pontificale qu'il a apportée de Rome sur l'armée dont les lignes profondes apparaissent sur les croupes des montagnes avec leurs armes étincelantes au soleil. Sobieski est à cheval, l'ordre est donné, tout s'ébranle.

Il a lancé l'armée sur les précipices, les défilés, les vignobles escarpés, les villages suspendus comme des nids aux flancs des montagnes. Ne craignez point. Si le héros a l'audace qui emporte le succès, il a la prévoyance qui le prépare. Des milliers de paysans ont été employés à ouvrir des routes à travers les pentes des monts. L'armée chrétienne ressemble à un torrent, mais à un torrent qui saurait contenir et gouverner ses eaux ; elle se partage en cinq courants qui descendent irrésistibles par les chemins qui leur ont été préparés. En vain les spahis envoyés par le grand visir veulent retarder cette terrible marche. Ils reculent de défilé en défilé, de

ravin en ravin, refoulés par le seul poids de l'armée de Sobieski. Le grand visir Kara Mustapha, espérant avoir raison en un seul jour et de l'armée chrétienne qui vient l'attaquer et de Vienne qu'il assiège depuis longtemps, a ordonné l'assaut, et il se prépare à marcher au-devant de l'ennemi. Prendre Vienne d'une main, de l'autre abattre l'armée chrétienne, cette œuvre de géant sourit à son orgueil. Mais la garnison de Vienne qui voit du haut de ses remparts descendre l'armée libératrice est devenue invincible, elle repousse toutes les attaques. A dix heures du matin le gros de l'armée chrétienne a franchi les défilés; elle est en bataille sur l'immense ligne qui s'étend en demicercle autour des positions avancées des Turcs, en appuyant une de ses ailes au bras sud du Danube. Les Polonais seuls, qui ont plusieurs milles de plus à faire dans les gorges du Wenersberg, ne sont pas arrivés. Sobieski ordonne de les attendre. A onze heures ils occupent leur poste de bataille. Quand leurs cuirasses dorées apparaissent étincelantes aux rayons du soleil, un long cri s'élève sur toute la ligne de l'armée chrétienne: *vive le roi Jean Sobieski!* Ah! oui, qu'il vive pour la gloire de la Pologne et pour le salut de la chrétienté; et, lorsqu'il ne sera plus, puisse son nom vivre dans la mémoire reconnaissante de l'Allemagne, sauvée par cette épée polonaise de la conquête musulmane et du joug odieux des Turcs!

Le moment est venu. Jusqu'ici il s'agissait de savoir si Sobieski et son armée arriveraient sur le champ de bataille à travers des obstacles naturels, qui semblaient devoir leur en fermer l'entrée. Il y sont. La puissante cavalerie que le grand visir a détachée contre eux n'a pas

même pu retarder le cours du torrent, qui a tout emporté. Sobieski a conquis son champ de bataille, c'est sa première victoire. Maintenant il lui reste deux choses à faire: gagner la bataille, forcer le camp retranché dans lequel le visir peut soutenir un dernier combat. Il est midi, les soldats ont mangé à la hâte les provisions qu'ils avaient apportées; Jean Sobieski et les principaux chefs ont mis pied à terre pour dîner sous un arbre, et le roi de Pologne a donné ses dernières instructions à ses lieutenants. La chaleur était accablante, cependant l'armée, formée en demi-cercle, s'ébranle en poursuivant cette savante manœuvre, qui consiste à refouler l'armée turque toute entière sur son camp. Les Turcs avaient profité du répit que Sobieski avait été contraint de leur donner pour prendre de fortes positions. Il faut les enlever. Le héros polonais, portant la victoire dans ses yeux, va de corps en corps communiquer à tout le monde l'ardeur dont il est animé. Il sait toutes les langues, et comme presque toutes les nations européennes sont représentées dans son armée, il parle à chaque nation la sienne: slave aux Slaves, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, français aux Français, car nous le disons avec bonheur, si la politique de Louis XIV avait refusé des secours à l'Empereur, notre ennemi naturel, les Français qu'on trouve toujours là où il y a de la gloire à acquérir étaient accourus en bon nombre se ranger sous le drapeau de Sobieski.

De midi à cinq heures, l'armée chrétienne ne cessa de marcher en avant en poussant devant elle les corps de l'armée turque qui cherchèrent à l'arrêter. La lutte fut très-vive, et sur plusieurs points les Turcs résistèrent avec une grande

fermeté. A l'attaque du gros village de Heligenstadt, les hussards polonais firent une charge brillante sur la cavalerie turque, qui arrêta la marche des chrétiens, et la dispersèrent ; mais, emportés par leur ardeur, ils allèrent donner dans le gros de l'armée mahométane, et l'on pouvait craindre pour le sort de cette vaillante troupe, lorsque Sobieski, dont l'œil était toujours ouvert, fit marcher à leur aide des Bavaurois, et, s'ébranlant lui-même à la tête de la seconde ligne, culbuta les musulmans. En vain ceux-ci se reformèrent-ils sur d'autres hauteurs pour tenter encore de résister ; il fallut céder devant l'armée chrétienne qui, semblable à la lave, s'avancait tantôt plus lente tantôt plus rapide, suivant les difficultés du terrain et l'énergie de la résistance, mais s'avancait toujours. A cinq heures de l'après-midi, elle arrivait, sans avoir dérangé son ordre de bataille, en vue du camp du grand visir. Elle avait marché avec tant de précision au milieu de ces combats continuels, que les deux ailes et le centre occupèrent presque en même temps leur poste de combat. Il y avait là une nouvelle bataille à livrer. L'armée musulmane avait été battue depuis le matin, mais elle n'était pas entamée. Elle avait reculé de position en position, toujours en luttant ; en se rabattant sur son camp, elle s'était concentrée. En avant du ravin qui couvrait le front du camp, on voyait les lignes profondes du centre de Kara-Mustapha, qui commandait en personne. L'aile gauche, qui s'étendait jusqu'au Danube, était conduite par Kara-Méhémet-Pacha, illustré par les guerres de l'Ukraine. L'aile droite, sous les ordres du vieil Ibrahim, couvrait le camp jusqu'à la route de Schœnbrun.

La première pensée de Sobieski, à la vue de cet ordre de bataille, avait été de remettre le dénouement de cette grande lutte au lendemain, en couchant sur le champ de bataille qu'il avait conquis. Il n'avait que trois heures de jour devant lui, et la besogne qui lui restait à accomplir était rude. Il voulut cependant, avant de prendre ce parti, tâter le pouls à cette armée qu'il avait hâte d'attaquer. La sienne, malgré les fatigues de la journée, était alerte et pleine d'ardeur ; elle avait l'entrain du succès et la verve de la victoire. Quelques pièces de canon seulement étaient en ligne, à l'avant-garde ; Sobieski ordonna au chevalier Lamasson, chef français qui les commandait, de les braquer contre la tente cramoisie, sous laquelle on apercevait de loin le visir, prenant le café avec ses deux fils. On tira ainsi plusieurs volées. Puis, un corps de gens de pied arrivant, le roi de Pologne prescrivit au comte de Maligny leur chef de s'emparer d'une hauteur qui commandait la position de Mustapha. Le valeureux comte de Maligny monta à l'assaut de la colline, avec la furie française, et bientôt ses troupes, culbutant les Turcs surpris, couronnèrent les hauteurs. A cet aspect le cœur du grand visir se troubla. Il appela à lui précipitamment toute son infanterie pour résister à l'attaque formidable qu'il pressentait et découvrit son aile droite. Dès que Jean Sobieski vit cette manœuvre, il s'écria : "La journée est à nous." Il envoya sans tarder au duc de Lorraine l'ordre d'attaquer brusquement l'aile ainsi dégarnie, en prolongeant l'attaque sur le centre. En même temps, il marcha lui-même sur cette infanterie, mise en désordre par sa course précipitée, et qui n'a pas eu le temps de se réorganiser. Il est en-

touré de l'élite de ses Polonais. Les musulmans le reconnaissent à son aigrette brillante, à son arc et à son carquois d'or, au bouclier que son écuyer Matszynki porte devant lui ; il tient en main sa redoutable framée. Un cri de terreur s'élève dans les rangs des Turcs qui jusque-là n'ont pas voulu croire à sa présence : "Allah ! le roi de Pologne est là." Les tartars et les spahis, qui ont appris à le connaître, reculent à sa vue. Le centre éprouve un moment d'oscillation marqué. C'est en ce moment que Sobieski qui, pendant toute la journée, a rempli le rôle de général, crut pouvoir à son tour faire le coup de sabre comme un soldat ; il s'élançait à la tête de la cavalerie polonaise, qui fournit la charge la plus brillante de la journée, en poussant le cri national : "Dieu bénisse la Pologne !" Cette admirable cavalerie, la première du monde à cette époque, descend au galop les pentes du ravin, remonte sans avoir rien perdu de son élan la pente opposée, et tombant comme la foudre sur le corps de bataille, elle le coupe en deux.

Pendant ce temps, le prince de Lorraine, suivant l'ordre qu'il a reçu, met en déroute les troupes qu'il a devant lui, et, leur passant sur le corps, arrive sur une autre face du camp. La bataille est gagnée. Le grand visir veut résister encore en faisant rentrer ses troupes dans l'enceinte du camp ; mais une éclipse de lune, qui survient en ce moment, montre aux musulmans le croissant pâlisant dans le ciel au moment où il est vaincu sur la terre. Alors la panique se met dans tous les rangs ; la défaite se change en déroute. Tout fuit, et le grand visir, qui verse des pleurs de rage, est lui-même entraîné dans la fuite. Quelques minutes après, Jean Sobieski en-

trait en vainqueur dans la tente de Kara-Mustapha. Vienne était sauvée, la chrétienté préservée, l'ascendant de l'islamisme pour jamais détruit ; la barbarie musulmane reculait devant la civilisation chrétienne : Jean Sobieski, le dernier des croisés, gagnait définitivement le procès que les siècles avaient laissé en suspens.

Peut-être demanderez-vous par quelle étrange fantaisie mon imagination a ainsi évoqué, en présence d'un village polonais en flammes, la grande ombre de Sobieski. Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, en vous penchant sur la pierre d'un tombeau, d'y lire un de ces noms illustres qui réveillent dans la mémoire tout un glorieux passé ? Alors, si vous apercevez la veuve ou l'orpheline agenouillée devant l'humble tertre où repose le héros, au lieu de lui parler de sa misère présente, vous lui parlez de ses anciennes grandeurs et de ses anciennes joies, vous lui rappelez les vertus et les trophées de celui qui n'est plus, vous faites reflourir un moment sur sa tête les couronnes de gloire. Tel était son maintien, tel était son regard, tel était son visage ; c'est ainsi que rien ne résistait à ses armes, et que sa bonté, plus puissante encore, conquérait tous les cœurs. Le temps s'écoule dans ce cher entretien. Les larmes de l'abandonnée s'arrêtent. Un rayon de fierté rallume son regard éteint ; sa tête, inclinée sous la douleur, se redresse ; elle revoit, on pourrait presque dire, elle revit ses belles années.

Voilà pourquoi, me trouvant en présence de la plus désolée des veuves, la Pologne, je me suis laissé aller à lui parler du plus grand de ses rois, Sobieski.

ALFRED NETTEMENT.

—Sem : des Familles.

# CONFÉRENCES

## DE NOTRE-DAME.

Voir page 120.

### DEUXIÈME PARTIE

#### *Notions de la personne.*

I. — Qu'est-ce que la *personne* ? demande le P. Hyacinthe. Un mot la caractérise, répond-il, *responsabilité*.

Le monde est un vaste système de forces, et il n'est pas jusqu'au dernier atome, qui ne recèle une activité sourde, mystérieuse, mais réelle, et qui se traduit au dehors par l'attraction, par la répulsion, par les combinaisons premières de la matière. Or, dans cette grande armée des forces, je distingue deux milices qui se touchent, se pénètrent, mais ne se confondent jamais, celle des causes responsables et celle des causes irresponsables. Irai-je demander compte à l'astre de la rapidité de son rayon, à l'arbre du cours de sa sève, à l'animal de ses ruses et de sa férocité ? Non. Mais si je me trouve en face de l'homme, je lui demanderai compte de la direction qu'il a donnée au rayon de sa pensée, à la sève de sa vie morale, à ses passions et à sa volonté. Pourquoi ? Parce que l'homme est responsable et que la nature ne l'est pas.

Seulement, ô merveille ! dans l'homme, qui est un petit monde et qui résume tout dans son unité

vivante, je trouve la région responsable et la région irresponsable. Il est *nature* et il est *personne*.

Il est *nature* dans son corps, et voilà pourquoi je ne demande pas compte à mon cœur matériel du cours qu'il imprime à mon sang, à mon cerveau, de ses palpitations, à mes nerfs de leurs tressaillements.

Il est aussi *nature* par un côté de son âme, car si le monde matériel a des échos dans son corps, l'animalité a aussi des échos dans son âme.

“ L'homme n'a-t-il pas parfois en lui malgré sa liberté, des colères de lion, des soifs de sang que le tigre et la panthère ne désavoueraient pas ? Est-ce qu'il n'a pas malgré lui, à certaines heures, alors qu'il porte la main sur son front, comme s'il se réveillait d'un rêve, des langueurs qui semblent s'être amassées en lui comme au sein de la nature en un jour d'orage, et que lui apportent tous les parfums des fleurs voluptueusement inclinées sur leurs tiges, tous les murmures perfides du vent dans les rameaux, toutes les nuances moites et veloutées de la lumière dans les nuages ?

“ Oui l'homme, à certaines heures, à toutes ces choses dans son âme, comme il a des flots de sang dans le cœur, des ébranlements au

cerveau, des frémissements dans les nerfs, et quand ces choses se bornent à ce mouvement premier *motus primo primus* comme parle la théologie, l'homme n'est pas responsable : c'est la nature.

“ Mais voilà que, comme Jésus sur le lac de Génésareth, la personne humaine se lève : *Tace obmutesce*, s'écrie-t-elle. Taisez-vous, orages du cœur devant lesquels les orages de l'atmosphère sont des jeux d'enfants ! taisez vous flots courroucés qui voulez m'abîmer dans la boue et dans le sang ! rassérez-vous, ô cieux ! je suis la personne humaine ! Et vous, qui n'êtes pas responsables, vous me devez obéissance, à moi qui répons devant le tribunal de Dieu, là haut ; devant le tribunal de mes semblables, ici-bas ; et devant le tribunal aussi sévère que les deux autres que je porte impitoyable en moi-même ! ”

Ainsi, ce qui constitue primitivement la personne, c'est la *responsabilité*.

II — Mais la responsabilité, qu'est-ce ? Un génie si beau à son aurore avait écrit sur les murs de cette cathédrale : *Anagké*, Fatalité !

*Anagké* ! Gravez ce mot au front d'airain de la nature, depuis l'atome matériel jusqu'à la région irresponsable de l'âme. Mais pour la région responsable, réservez un autre nom : *Liberté* !

*Si tollis libertatem, tollis et dignitatem*, disait un vieux moine du moyen âge : Si tu enlèves la liberté, malheureux, tu enlèves la dignité ! ”

Où, car qu'est-ce qui m'élève au-dessus de cette nature, qui me presse au dehors, qui m'obsède au dedans : la liberté !

III — Mais si grand que soit ce mot, il est un mot plus grand encore : Vérité !

*Veritas liberabit vos*. “ Si la

vérité vous délivre, a dit Jésus-Christ, vous serez vraiment libres. ” Si la nature n'est pas libre, c'est qu'elle ne possède pas la vérité ; si au contraire la personne est libre, c'est qu'elle jouit de la vérité !

Quand j'agis, je ne suis pas comme le sombre nuage qui n'a pas pesé la foudre avant de crever sous son poids ; j'ai vu mon acte avant de le poser.

Non-seulement j'ai vu mon acte, mais j'ai vu aussi l'objet auquel je veux le rapporter, l'utilité, le plaisir, ou simplement ma volonté. Mais alors je suis trop maître de mon acte pour en être responsable et je ne suis pas encore libre de la liberté morale.

Pour être libre de la liberté morale, il ne suffit pas de connaître son acte et l'objet relatif auquel on veut le rapporter ; il faut connaître le bien et le mal, non pas relatifs, mais absolus ; non pas le bien qui perfectionne mon intelligence ou ma volonté, mais le bien qui est bien en soi, indépendamment de ma résistance ou de mon consentement : le mal qui est mal en soi ; indépendamment de tout rapport individuel, et il fait connaître cette distinction essentielle comme obligatoire ; il faut connaître le sens de ce mot divin : “ *le devoir* ! ” En d'autres termes, je ne suis libre d'une liberté supérieure qu'à la condition d'être lié.

Ainsi en analysant la personne, je trouve à la base la *responsabilité* ; en creusant la responsabilité, je trouve la *liberté* ; au fond de la liberté, je trouve la *vérité* ; mais la vérité qui s'impose avec autorité par l'obligation, la *loi*, en un mot. Donc, c'est la loi qui crée la personne morale. Et ce que la pensée découvre dans l'ordre logique, l'observation le constate dans l'ordre chronologique.

Tous, nous avons été des natures

avant d'être des personnes, ou, si on aime mieux, nous avons commencé par être des personnes en puissance. Mais un jour, sous je ne sais quelle pression du dehors ou du dedans, sous la grave réprimande ou la douce insinuation de notre mère, l'éclair moral a jailli soudain. Pour la première fois, nous avons compris le sens redoutable de cette parole que nous avons si souvent entendue : "Ceci est permis, cela est défendu : ceci est bien, cela est mal." Pour la première fois, nous avons senti que nous ne pouvions faire le bien sans mérite, ni faire le mal sans démerite. Nous étions des êtres mornaux.

Or, qu'est-ce qui a opéré en nous ce changement profond ? La loi, la loi qui, en nous liant, en resserrant notre nature, avait réveillé la personne morale endormie.

Ainsi, la loi lie d'abord, car elle est un lien : *lex à ligare* ; elle se présente sous une forme restrictive et le plus souvent négative, et son premier effet est d'imposer le *devoir*. Mais tout ce qu'elle ne ravit pas à la liberté naturelle de l'homme, elle l'assure contre toute la violence du dehors. D'une puissance physique, elle fait un *droit*, c'est-à-dire une puissance conforme à la loi, et par conséquent inviolable.

"Et maintenant, ô homme que la loi a touché, porte la main à ton front, et tu y trouveras un sacre de prêtre ; tu es une personne, la loi en te liant t'a imposé des devoirs : sacrifie tes actes sur l'autel de l'immuable justice.

"Porte la main à ton front, ô homme que la loi a touché, et tu y trouveras un deuxième sacre, un sacre de roi, *fecisti nos regnum et sacerdotes*. Tu es une personne, et ce que la loi n'a pas restreint

par le devoir, elle l'a consacré par le droit."

Ainsi, l'homme est une personne parce qu'il est un être responsable, libre et obligé. Responsable, parce qu'il est libre, et libre parce qu'il est obligé. Donc, il est une personne dépendante de la loi qui crée l'obligation.

"Et maintenant qu'ont fait de l'idée personnelle, non pas tous nos adversaires, mais les plus logiques et les plus décidés ? Ils ont regardé au ciel, et ils ont dit ; Dieu n'est qu'une idée, parce qu'il est trop parfait pour se restreindre et se rapetisser dans les langes de la personnalité.

"Ils ont regardé la majesté la plus auguste après Dieu, celle de la mort ; ils ont levé la pierre sépulcrale, ils ont écarté le suaire qui couvrait la face du père, de l'épouse, de la sœur, et ils ont dit : les vers ! Et s'il y a quelque chose par de là, c'est une immortalité idéale, tout au plus une immortalité inconsciente. La personnalité est chose trop infime et trop éphémère pour dépasser les bornes de cette vie vulgaire.

"Et quand ils ont eu regardé Dieu au ciel et la vie future au tombeau, ils ont regardé l'homme dans un troisième sanctuaire qui a sa grandeur aussi en face du ciel et de la tombe, et qui s'appelle notre conscience, et ils ont dit : *Es-tu libre ?* Ah ! tu ne l'es qu'à moitié. Ce qu'on appelait autrefois des crimes, c'est le plus souvent le contre-coup fatal des lois de la nature ou des aberrations de la folie.

"Et enfin, désertant les luttes stériles de la philosophie, il sont descendus dans la pratique et ils ont dit : "Un nouvel état mental appelle un nouvel état social." Faites-nous des peuples où cette personnalité indépendante et fière

soit courbée sous le despotisme de l'État ou sous celui des masses ! Inaugurez le socialisme triomphant !

“ Ah ! je me souviens de ce mot d'un grand philosophe, l'une des gloires de l'Université de France et qui est venu allumer ses derniers et ses plus purs rayons au flambeau de la foi catholique, Maine de Biran : “ La science,

“ dit-il, et j'ajouterai la vie qui ne “ s'en sépare pas, la science et la vie “ ont deux pôles, le pôle de la per- “ sonnalité infinie qui est Dieu, et “ le pôle de la personnalité finie “ qui est moi.”

“ Disciples de la morale indé- pendante, vous avez branlé le monde sur ses deux pôles, et vous vous étonnez qu'il chancelle ! ”

—*La France.*

## LE LIS DU VILLAGE.

(Voir page 135.)

### II

Nous sommes arrivés au jour de la première communion. La veille, Rose Durier avait attendu très-tard le retour de son père ; mais le forgeron n'était rentré qu'à minuit, et Jeanne, prévoyant les fatigues du lendemain, avait ordonné doucement à sa fille d'aller se reposer. Rose s'était couchée en priant sa mère de l'éveiller le matin avant que son père eût quitté la maison. Elle voulait lui demander quelque chose qu'il n'oserait point lui refuser ; du moins, elle l'espérait.

Jeanne s'était levée avec le premier rayon du soleil ; elle avait tout rangé dans la maison, et sous sa main les meubles étaient devenus luisants et polis comme des glaces. Ensuite elle était entrée dans la chambre de sa fille, elle avait ouvert une armoire et étalé sur une table la robe blanche, le

voile de mousseline et la couronne de fleurs d'aubépine dont elle devait parer son enfant pour la conduire à l'église.

Oh ! comme elle était heureuse en touchant ces objets !... Sa fille, sa Rose chérie, allait être bien belle dans un instant, belle sous ce voile et cette couronne d'une blancheur immaculée, belle surtout de son innocence. Dans sa fierté et son orgueil de mère, elle ouvrait son cœur à toutes les joies, et il lui semblait qu'elle n'avait jamais souffert. Elle s'approcha doucement du lit de sa fille dont elle écarta les rideaux blancs, et, immobile, en extase, elle admira longtemps la tête gracieuse de l'enfant endormie. Il faut être mère pour comprendre cette admiration naïve.

Dans son sommeil, Rose prononça tout bas quelques mots.

Jeanne se pencha pour écouter.

—Mère, je t'aime, je t'aime, disait la jeune fille.

Jeanne émue posa ses lèvres sur le front de l'enfant.

Rose ouvrit les yeux et sourit à sa mère en lui tendant les bras, ainsi qu'elle le faisait plusieurs années auparavant, lorsque Jeanne venait la prendre dans son berceau.

Jeanne se crut sans doute tout à coup rajeunie, car, oubliant que sa fille avait grandi, elle l'assit sur ses genoux et redevint jeune mère en l'habillant.

Un instant après le forgeron entra dans la chambre de Rose. L'enfant se suspendit à son cou et l'embrassa. Aucun signe de plaisir ne se montra sur le visage d'Ambroise.

— Cher père, lui dit Rose, j'ai une prière à vous adresser.

— De quoi s'agit-il ? demanda le forgeron.

— Depuis longtemps, cher père, vous n'êtes pas allé à l'église ; promettez-moi de venir à la messe aujourd'hui.

— Je n'ai pas le temps, j'ai affaire.

— On ne travaille pas le dimanche, mon père. Et puis, je fais ma première communion aujourd'hui et je serais bien heureuse, oh ! bien heureuse, si je vous voyais à l'église à côté de ma mère. Dites-moi que vous viendrez, mon père, dites-le-moi.

— Non, je n'irai pas.

— Oh ! vous ne m'aimez pas, mon père, sans cela vous feriez ce que je vous demande.

Et Rose se mit à pleurer.

— Rose, ma petite Rose, s'écria Ambroise en prenant l'enfant dans ses bras, ne pleure donc pas, tu sais bien que je t'aime, que je t'aime beaucoup.

Rose sourit au milieu de ses larmes.

— Vous viendrez ? demandait-elle.

— Eh bien, je tâcherai, je ferai mon possible...

— Merci, père, dit Rose ; je savais bien que vous feriez cela pour moi.

Ambroise sortit en promettant à sa fille de revenir à neuf heures pour mettre son habit de fête et l'accompagner à l'église. A neuf heures et demie il n'avait pas reparu. Rose et sa mère étaient habillées depuis longtemps ; elles sortirent seules.

— Il m'a promis qu'il viendrait, il viendra, disait la jeune fille à sa mère.

— Le malheureux nous oublie au cabaret, pensait Jeanne.

Ce jour-là, la modeste église de Cercelle n'était pas assez vaste pour contenir la foule des fidèles qui se pressaient dans son enceinte. Les bancs des hommes étaient occupés par les jeunes garçons et les jeunes filles appelés à la communion. Avec le prêtre tous les assistants priaient, appelant les bénédictions du ciel sur les têtes jeunes et blondes qui s'inclinaient devant l'autel. Aux voix graves des chantres de la paroisse, l'orgue répondait ; puis d'autres voix jeunes et argentines entonnaient un cantique joyeux en l'honneur de la Vierge. Puis encore tout se taisait, et au milieu d'un silence majestueux, jeunes ou vieux, tous les fronts se courbaient vers la terre.

Plusieurs fois déjà, Rose avait regardé autour d'elle espérant voir son père ; mais elle n'avait rencontré qu'un visage lui souriant, celui de sa mère.

Ambroise avait eu certainement l'intention de tenir sa promesse ; mais, en quittant sa fille et sa femme le matin, il s'était un peu trop éloigné de la maison. Un de ses bons amis l'avait rencontré, et tous deux étaient entrés au caba-

ret pour boire un petit verre ; mais à celui-là plusieurs autres succédèrent, et, quand l'heure de retourner chez lui arriva, Aubroise se trouva admirablement bien en face de son camarade, et conclut qu'il devait rester là où il était à son aise. Du reste, un jeu de cartes que fit apporter son digne ami n'eut pas de peine à faire taire tous ses scrupules.

Une dernière fois, en quittant sa place pour aller s'agenouiller devant la sainte table, Rose tourna les yeux du côté de sa mère : la place du forgeron était toujours vide, et Jeanne ne souriait plus, elle pleurait.

Après avoir reçu la communion, Rose se leva avec ses jeunes compagnes ; mais, au lieu de revenir à sa place, elle se détacha du groupe, et, les yeux baissés, les mains jointes, elle se dirigea vers l'autel de la Vierge.

Cette action inexplicable surprit tout le monde ; tous les yeux restèrent fixés sur la jeune fille.

On la vit se mettre à genoux sur la première marche de l'autel et prier le visage tourné vers l'image sainte.

Au bout de deux minutes, elle se releva et revint pieusement reprendre sa place au milieu de ses compagnes.

Personne ne se douta que cette action si simple d'une jeune fille allant prier devant l'autel de la mère de Dieu devait avoir pour conséquence l'avenir de Rose Durier.

Le soir, à la nuit, le forgeron n'avait pas encore reparu dans sa maison. Cependant Jeanne l'attendait, et elle était certaine qu'il ne tarderait pas à arriver, car, à l'occasion de la première communion de Rose, il avait invité son père et sa mère, deux vieillards septuagénaires, à venir souper chez lui.

Rose aidait sa mère à préparer les deux ou trois plats qui devaient composer le repas de la famille.

— Rose, demanda Jeanne, tu ne m'as pas dit pourquoi tu es allée prier à l'autel de la Vierge ?

— Je pensais à toi, chère mère, je pensais aussi à mon père, et j'ai voulu prier pour vous.

— Chère enfant ! Et qu'as-tu demandé à la bonne Vierge ?

Rose se rapprocha de sa mère et lui dit à l'oreille :

— Je lui ai demandé qu'elle te rende plus heureuse et que papa devienne digne de toi.

— Que veux-tu dire, Rose ?

L'enfant parut interdite ; elle baissa les yeux en rougissant.

— Ne me gronde pas, reprit-elle ; mais j'ai compris pourquoi tu pleures si souvent.

— Tu l'as compris ! fit Jeanne avec émotion.

— Oui.

— O mon Dieu ! s'écria Jeanne avec douleur ; j'avais cependant voulu tout lui cacher !

— Rassure-toi, chère mère, avant peu mon père se sera corrigé de son vilain défaut ; il ne boira plus.

— Puisse-tu dire la vérité, Rose !

— As-tu confiance en la bonne Vierge ?

— Si j'ai confiance ! oh ! oui.

— Eh bien, espérons et attendons.

— Espérons et attendons, répéta Jeanne.

Et elle ouvrit ses bras à sa fille.

— En t'envoyant sur la terre, reprit-elle. Dieu a mis en toi le cœur et l'âme d'un de ses bons anges.

Un éclat de rire hébété, stupide, sembla répondre à ces paroles.

La mère et la fille se retournèrent vivement.

Le forgeron était à quelques pas d'elles. Les jambes écartées

et le dos en arc, il les regardait en ricanant.

—Joli, joli, dit-il d'une voix enrouée; et moi, est-ce qu'on ne m'embrasse pas?

—Dans quel état revient-il! murmura Jeanne en soupirant. Rose, donne une chaise à ton père.

La jeune fille s'empressa d'obéir. Mais Ambroise repoussa le siège du pied et alla s'appuyer contre le pétrin.

—Comme elle est gentille, ma petite Rose, dit-il. Eh, eh! la toilette lui va à ravir, on dirait d'une riche demoiselle, n'est il pas vrai, Jeanne?

—Mais oui, répondit la mère heureuse du compliment adressé à sa fille. Ce matin, pendant la messe, tout le monde l'admirait.

—Et vous seul n'étiez pas là pour me voir, mon père.

—C'est vrai, mais ce n'est pas ma faute, vois-tu; les amis...

—Ambroise, n'appellez pas les hommes que vous fréquentez, et avec lesquels vous passez des journées et des soirées entières, vos amis. Dites plutôt que ce sont vos mauvais génies, reprit Jeanne.

—Et pourquoi cela, Jeanne la grondeuse?

—Parce que leurs conseils vous ont perdu. Avec eux vous avez désappris à respecter les choses les plus saintes; votre cœur est devenu insensible, et vous foulez sous vos pieds vos saintes croyances d'autrefois. Sont-ce vos amis, ceux-là qui vous retiennent loin de votre maison lorsque votre femme, inquiète sur votre sort et sur l'avenir de son enfant, gémit en vous attendant? Non, je vous le dis encore, ces hommes ne sont pas vos amis.

—As-tu fini?

—Oui, car toutes mes paroles sont vaines; depuis longtemps ma voix a perdu le don de vous toucher.

—Eh bien, ne parle jamais, ça te réussira peut-être.

—Ah! Ambroise, tu pourrais être si heureux...

—C'est ça, attendrissons-nous, maintenant. Ma parole, j'ai envie de m'en retourner.

—Près de vos chers amis; ils vous sont si précieux!

—Oui, ils sont précieux; avec eux je m'amuse au moins, tandis qu'ici...

—Vous vous ennuyez. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me le faites sentir, et bien cruellement encore.

Ambroise haussa les épaules en tournant la tête.

—Tiens, qu'est-ce que c'est que ça? fit-il en prenant la couronne de première communion que Jeanne avait posée sur le pétrin un instant auparavant.

—C'est ma couronne, mon père, dit Rose.

—Ah! eh bien, je la trouve laide, ta couronne, reprit le forgeron.

Et, regardant sournoisement sa femme, il se mit à en froisser les fleurs dans ses larges mains.

Jeanne poussa un cri de mère offensée, s'élança vers son mari et lui arracha la couronne.

—Tu n'es pas digne d'y toucher, s'écria-t-elle le regard étincelant, le visage enflammé.

—Je l'ai souillée, fit le forgeron devenu blême de colère; et bien, le feu purifie.

En disant ces mots, il s'empara de nouveau du modeste emblème, et le jeta dans la flamme du foyer.

En une seconde la couronne fut consumée.

—Ambroise, Ambroise! exclama la pauvre femme, tu n'es qu'un malheureux.

Rose pleurait à chaudes larmes.

—Tais-toi, Jeanne, tais-toi, dit le forgeron en faisant un geste plein de menace.

Sa physionomie avait pris soudain le masque d'une cruauté repoussante. Mais Jeanne, exaspérée et poussée à bout par l'action brutale de son mari, se redressa majestueusement dans son indignation.

— Non, je ne me tairai pas, s'écria-t-elle avec force, trop longtemps j'ai souffert et dévoré secrètement mes larmes ; à force de se sentir déchiré, mon cœur exhale enfin un cri de douleur. L'épouse a pu se résigner, car son bonheur seul était compromis ; mais aujourd'hui je sens que je suis mère, et, du moment que ma fille peut avoir à souffrir, je me lève pour la protéger et la défendre. La faiblesse que j'ai montrée jusqu'à ce jour a été coupable, très-coupable, je le vois, car elle a en quelque sorte autorisé votre conduite. Si dès le commencement, au lieu de gémir en silence je vous avais résisté, si j'avais été sévère et forte, je me serais épargné bien des tourments et à vous, peut-être, des remords. Maintenant, l'épouse mépri-ée, humiliée, oubliée et vous pardonne ; mais la mère se révolte et vous crie : Respect à votre fille ! respect à mon enfant !

— Jeanne, prends garde, prends garde ! hurla le forgeron.

Et les lèvres écumantes, lançant des éclairs de ses yeux fauves, il leva le poing sur la tête de sa femme.

— Tue - moi, tue - moi ! cria Jeanne ; j'aime mieux mourir sur l'heure que de vivre plus longtemps avec un misérable tel que toi.

Ambroise fit entendre comme un rugissement de bête farouche et s'empara d'un maillet qui se trouva sous sa main.

D'un bond, Rose s'élança entre son père et sa mère. Le coup destiné à Jeanne la frappa en pleine poitrine.

Elle poussa un cri étouffé, chancela un instant et tomba inanimée

dans les bras de sa mère. Quelques gouttes de sang tintèrent de rouge ses lèvres roses.

— Le monstre ! cria Jeanne d'une voix éclatante, il a tué sa fille...

En voyant chanceler l'enfant, Ambroise resta immobile, le regard fixe et la bouche ouverte comme si la foudre l'eût frappé. Puis, soudainement dégrisé, il comprit tout ce qu'il y avait d'horrible dans son action. La voix du sentiment cria en lui ; ses entrailles de père s'émeurent, et il sentit son cœur se serrer comme par une affreuse pression. Ses oreilles bourdonnèrent, un voile de sang couvrit ses yeux, et palpitant, épouvanté, presque fou, il tomba aux genoux de sa fille en sanglotant.

— Assassin, arrière ! lui cria Jeanne d'une voix terrible en le repoussant.

Ambroise courba la tête. Il prit dans ses grosses mains rudes les petites mains brûlantes de sa fille et se mit à les baiser avec transport.

Au bout d'un instant, Rose rouvrit les yeux, Ambroise poussa une exclamation de joie.

— Sauvée ! dit-il ; elle est sauvée !

Rose considéra son père avec étonnement d'abord, puis elle sourit :

— Jeanne, reprit Ambroise avec gravité, pardonne moi. A partir d'aujourd'hui, je te jure que tu n'auras plus à te plaindre de ton mari, je te jure que je ne boirai plus.

Rose regarda sa mère. Son regard semblait lui dire :

— Tu vois que je ne t'ai pas trompée...

Quand les vieux parents arrivèrent, le forgeron tenait dans ses bras sa femme et sa fille. Ambroise et Jeanne accueillirent en souriant les deux vieillards.

ÉMILE RICHEBOURG.

(À continuer.)